

La morale de l'histoire

Tire-toi une bûche, de Mes aïeux. Les disques Victoire, 2006

Sandrina Joseph

Numéro 214, mai-juin 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joseph, S. (2007). La morale de l'histoire / *Tire-toi une bûche*, de Mes aïeux. Les disques Victoire, 2006. *Spirale*, (214), 23–24.

La morale de l'histoire

TIRE-TOI UNE BÛCHE de Mes aïeux

Les disques Victoire, 2006.

*Ton arrière-arrière-grand-mère, elle a eu quatorze enfants
Ton arrière-grand-mère en a eu quasiment autant
Et pis ta grand-mère en a eu trois c'tait suffisant
Pis ta mère en voulait pas; toi t'étais un accident*

*Et pis toi, ma p'tite fille, tu changes de partenaire tout l'temps
Quand tu fais des conneries, tu t'en sauves en avortant
Mais y'a des matins, tu te réveilles en pleurant*

Quand tu rêves la nuit d'une grande table entourée d'enfants

— Mes aïeux, *Dégénération*s

Don't pee on my leg and tell me it's raining.
— Judge Judy

par SANDRINA JOSEPH

Antoinette Bérubé était une bonne catholique qui connaissait si bien son devoir d'épouse qu'il lui a fallu faire son devoir de mère jusqu'à la démesure : elle a eu seize enfants. Seize. Prenez le temps de compter ces enfants-là avec les mains, prêtez-vous complaisamment à l'exercice et à chacun des doigts que vous dressez, pensez à la douleur de l'enfantement, au sang, aux couches, aux nuits blanches passées à allaiter, aux coliques, aux bagarres dans des lits débordants de petits corps trop nombreux, à la nécessité de mettre tous les jours de la nourriture sur la table, à la pauvreté, aux mains rongées, à toute cette morve qu'Antoinette Bérubé a dû essuyer sous le nez de chacun de ses seize enfants. Je ne peux m'empêcher d'imaginer la première pensée qui lui est venue en apprenant la mort de son époux, alors qu'elle portait dans son ventre un enfant qui devait par la force des choses être son dernier. De la souffrance, du désespoir, du soulagement ? Ce que je sais avec certitude, c'est que son quinzième enfant — la dernière de ses dix filles — n'a eu que deux enfants : ma sœur et moi. Et moi, je suis loin être rendue à concevoir la conception : j'ai pour le moment choisi les livres et les idées, j'apprends tout ce qu'il m'est donné d'apprendre, reconnaissante comme je le suis d'avoir échappé au sort de cette grand-mère que je n'ai jamais connue, qui est morte — à l'usure — quelque vingt ans avant que sa fille ne me donne la vie.

Voilà qui explique sans doute l'irritation que j'éprouve lorsque j'entends *Dégénération*s, cette chanson de Mes aïeux qui a envahi les ondes cet hiver bien qu'elle soit passée à toutes fins utiles inaperçue à la sortie de l'album *En Famille* en 2004. C'est qu'on en trouve désormais une version live sur leur album le plus récent, *Tire-toi une bûche*, que le groupe a du reste jugé bon d'accompagner d'un DVD de leur spectacle tiré d'*En famille*. Mes aïeux : le nom du groupe en dit déjà beaucoup sur leurs influences folk-traditionnelles, mais plus encore sur leurs textes qui glorifient un mode de vie maintenant révolu, celui des ancêtres de certains d'entre nous qui ont labouré la terre et fidèlement payé la dime, qui ont gigué dans leurs habits du dimanche et fait une tralée d'enfants, qui sont restés loin de la ville et dont les valeurs ne pouvaient conséquemment qu'être exemplaires. Comme l'annonce d'emblée le titre, *Dégénération*s nous donne ainsi à voir une dégradation inexorable d'une génération à l'autre (après nos parents, le déluge), de telle sorte que nous, pauvres enfants des générations X et Y, en sommes réduits à geler dans nos trois et demi au loyer exorbitant ou à se faire régulièrement avorter. Dans le discours tenu par Mes aïeux, la grande ville est en fait devenue un lieu de perdition pour la jeunesse québécoise, à un point tel que certaines chansons de *Tire-toi une bûche* ont pour moi les mêmes élans propagandistes que *La terre paternelle*. Car si le danger de l'usine ne nous guette plus, c'est qu'il a été remplacé par les institutions bancaires dont les dents sont aussi acérées que celles des machines à textile.

Une génération de locataires ?

Vous croyiez naïvement en avoir fini avec le roman de la terre ; détrompez-vous, le genre est encore bien vivant, il a simplement troqué la littérature contre la musique. Cet emprunt, probablement involontaire, à

l'idéologie du terroir est si fréquent sur l'album *Tire-toi une bûche* que, malgré le ton parfois humoristique des paroles (« *Par derrière chez mon père, il y a t'un champ de pot / Et grâce à son fumier de mouton, c'est le meilleur de la région* »), force est de constater que pour Mes aïeux, l'heure est à la récupération. Il va de soi que la question environnementale explique ce retour en force du thème de la nature dans la musique telle qu'elle s'écrit actuellement au Québec, mais comme en fait foi la chanson *L'homme de bois* du rappeur Anodajay, il est possible pour les jeunes artistes d'en faire état sans pour autant se rabattre sur un discours décati. Or, ce qui est encore plus saisissant, c'est la réponse particulièrement enthousiaste des jeunes auditeurs à qui les chansons nostalgiques de Mes aïeux parlent, très littéralement. Le DVD de leur spectacle en fait preuve : la salle est remplie de jeunes adultes parmi lesquels il est difficile d'identifier quelque autre groupe générationnel que ce soit. Il a sans doute fallu à Mes aïeux dix ans avant d'être véritablement découvert par le public québécois, mais l'engouement que le groupe est parvenu à provoquer témoigne visiblement du besoin qu'ont les générations X et Y de se faire conter une histoire qui n'est pas la leur et qui, bien que loin d'être enviable, leur fait néanmoins envie.

Serait-ce que nous n'avons rien à faire du legs de nos parents *baby-boomers*, que celui de nos grands-parents nous semble beaucoup moins lourd à porter ? Serait-ce que nous désirons choisir de qui nous héritons et de notre héritage ? En somme, serait-ce que nous, X et Y, sommes dépourvus d'une histoire qui nous est propre ? Comment expliquer autrement ce besoin d'écrire, puis d'écouter des récits qui sont certes actualisés (on nous y parle de télévision, de cocaïne, de simplicité volontaire ou de John Travolta), mais jamais réécrits, jamais appropriés ? Il me semble que le succès de Mes aïeux laisse deviner chez les jeunes adultes quelque chose qui s'apparente à une mentalité de locataire : nous habitons un espace dont nous ne sommes pas les propriétaires, mais que nous occupons en connaissance de cause, en prenant bien soin de ne rien abîmer ni de laisser de traces. Aussi me paraît-il juste de détourner quelques paroles de la chanson *Dégénération*s pour expliquer ce besoin de magnifier la vie de nos aïeux, d'emprunter l'histoire d'une autre génération : « *Il te vient des envies de devenir propriétaire / Et tu rêves la nuit d'avoir ton petit lopin de terre.* »

Devenir propriétaire d'une histoire bien à soi, ce n'est en aucun cas copier religieusement les récits

qui ont en partie fabriqué le folklore québécois comme le fait toutefois Mes aïeux en reprenant, par exemple, l'histoire de la Corriveau, de la Chasse-galerie et de Rose Latulipe. Y ajouter des rythmes reggae ou disco n'y change rien. On nous l'a dit et redit : notre génération en est une sans bagage religieux, ce que Mes aïeux se fait un devoir de nous répéter (« *Priez pour sa pauvre âme, me dit monsieur le curé / J'sais pas trop comment faire, j'vas quand même essayer / Je vous salue Marie, je m'excuse de déranger* »). Serions-nous également une génération à laquelle on a si bien appris à remplir les bacs verts qu'elle éprouve le besoin frénétique de recycler jusqu'à son folklore? En serions-nous réduits, à l'image du parolier Stéphane Archambault, à faire ce triste constat : nous n'avons rien de neuf à dire, rien à ajouter, sinon quelques rythmes flamenco / à l'histoire de la Corriveau (je partage avec Archambault cette aptitude à faire des rimes niaises)?

Prêcher pour sa paroisse

Il ne nous resterait donc plus qu'à critiquer, de manière fort moralisatrice, la société de consommation qui est la nôtre et que Mes aïeux dénonce sans jamais se lasser. Mais plus encore, il nous faudrait blâmer nos *baby-boomers* de parents qui ont si mal géré nos ressources naturelles et l'économie de la province, qui ont tranquillement fait la révolution, qui ont osé inventer les REÉR, qui nous ont envoyés à l'université chaussés de bottes d'hiver et non pas de foin ficelé à nos godasses pour nous garder au chaud. Les temps ont bien changé, il n'y a pas de doute, et à écouter *Tire-toi une bûche*, la jeunesse québécoise se doit de le déplorer lamentablement en rêvant à un passé beaucoup plus simple et satisfaisant, à des valeurs qui étaient les bonnes, les vraies.

Faites des enfants, allez vivre à la campagne, organisez une sympathique soirée canadienne, et domino les femmes ont chaud. N'est-ce pas précisément ce que nous dit cette chanson au titre des plus inventifs, *Swigne la bacaisse*, qui consiste en une critique édifiante de la scène urbaine des bars : « *Tout le monde est malheureux tout seul dans sa bulle. / On pense qu'on avance, moi je pense qu'on recule. / On danse pis on dépense notre pécule comme une gang / De barbares accrochés au bar.* » La solution proposée pour remédier à la débauche de la jeunesse actuelle? « *On oublie les discothèques et pis les cruising bars... / On va se louer toute la gang un petit shack dans le nord... / [...] Ô cannabis, herbe de nos aïeux... / Le monde est tellement plus beau assis autour d'un feu...* »

C'est à croire que les membres de Mes aïeux se sont investis d'une mission en formant le groupe : tant qu'à faire de la musique, aussi bien faire la morale. Ils sermonnent allègrement comme les curés prêchant dans des églises désertes, éduquant les uns, admonestant les autres, moralisants à souhait et bienheureux de l'être. « *Tout le monde prêche pour sa paroisse / Tout le monde vend le remède pour ton angoisse / Tout le monde veut te montrer le chemin / On te ment impunément et pis c'est pour... ton bien* », chantent-ils avec conviction, sans pour autant remarquer que, ce faisant, ils prêchent pour leur paroisse, vendent le remède pour notre angoisse, nous montrent le (droit) chemin. Ils nous exhortent à sortir des villes pour nous fondre à la nature en fumant le calumet de la paix sans réaliser que leur rejet du mode de vie yuppie passe une fois de plus par un emprunt, celui-là au discours hippie : « *Plonger dans le lac du pays de Morphée / Féconder la terre où germent les idées / Débusquer dans le bois le grand caribou / Boucaner dans la pipe du bon Manitou* ». Je ne sais trop quoi faire de cette récupération consternante, encore moins de la réception fervente des gens de ma génération qui semblent être à court de mots, d'idées, d'ambitions sociétales. J'ai beau chercher, je ne trouve qu'un commentaire impertinent à opposer au discours fatigué de Mes aïeux. « *La morale de l'histoire, voulez-ti la savoir?* » Il faut beaucoup plus que quelques chansons à répondre pour me convaincre qu'il est juste et bon d'envier la vie d'Antoinette Bérubé, so don't pee on my leg and tell me it's raining. ☹

Mario Duchesneau, **Nuit Blanche**
Centre des arts actuels Skol, 2004
Meubles et vêtements usagés (12 m x 6 m x 3 m)
Photographe : Mario Duchesneau

